

LE CINÉMA IRANIEN EST GRAND CAR IL EST FAIT DANS LA SOUFFRANCE

Trois pays continuent assidûment la peine de mort : cavalant en tête le régime iranien, puis la Chine et l'Arabie Saoudite.

Depuis le départ du Shah et l'arrivée de l'ayatollah Khomeini en 1979 (réfugié avant en France et choyé par notre pays), les couleurs de l'effroi se sont emparées de ce pays qui fut une si grande civilisation. Aujourd'hui un autre fanatique religieux, l'ayatollah Ali Khaménei, dirige l'Iran. Les gardiens de la révolution y font observer une loi d'un autre âge.

Ils persécutent un peuple de poètes et de philosophes, ce que fut la Grande Perse, celle de Rûmi, Hafez, Attar et bien d'autres, ainsi que celle des Baha'is, privés de leurs biens, assassinés dans l'indifférence générale. Heureusement en Israël, à Saint Jean D'Acre, on peut admirer leurs temples d'une grande splendeur.

Aujourd'hui encore, à Shiraz, les gens viennent se recueillir sur le tombeau de Hafez le prince des poètes.

Lorsque j'ai reçu et primé à Vincennes le nouveau pionnier des cinéastes iraniens, Abbas Kiarostami, dans ses attitudes et son regard, j'ai compris beaucoup de choses. Abbas avait eu la chance de démarrer grâce au soutien de la Shabanou, mais hélas le royaume des Pahlavi allait être renversé par les fanatiques musulmans et ensuite le cinéma devint une aventure où on jouait sa liberté, sa vie même, à tout moment. Beaucoup de choses étaient déjà dites subtilement dans "*Où est la maison de mon ami ?*". Ensuite, chaque film de Abbas Kiarostami fut un combat comme les films de Jafar Panahi, Asghar Farhadi, Mohsen Makhmalbaf, Bani Etemad et bien d'autres. Quand Rakhshan Bani Etemad est venue à Vincennes présenter son film sur la drogue "*Sous la peau de la ville*", jusqu'à la dernière minute elle a subi de multiples pressions et un chantage au passeport. Nous étions en 2006 et depuis, tout a empiré.

Déjà, on lui reprochait de dire que les jeunes désœuvrés se procuraient de la drogue face à un avenir qui leur était bouché.

L'histoire courageuse de Mohammad Rasoulof, le réalisateur du "*Diable n'existe pas*", est la longue aventure d'un artiste qui a toujours voulu ne rien céder au régime des Mollahs.

Il est reconnu comme grand cinéaste, avec un film intitulé "*La Vie sur l'eau*" récompensé au Festival de Montréal en 2007.

Mais déjà en décembre 2010, Rasoulof est arrêté, avec son collègue Jafar Panahi, pour la réalisation d'un film considéré comme acte de propagande hostile au régime. Il est condamné à un an de prison et son ami à six ans.

Relâché il réalise "*Les manuscrits ne brûlent pas*" qui reçoit à Cannes en 2013 le Prix FIPRESCI. En 2017, son film "*L'Homme intègre*" remporte le Prix *Un Certain Regard* toujours à Cannes. Ce film lui vaut de nouveau des ennuis

avec les autorités. Il est condamné à un an de prison pour propagande contre le régime.

Ensuite nous arrivons à son film "*Le Diable n'existe pas*" sur la peine de mort qui remporte *L'Ours d'Or* à Berlin, mais comme il est interdit de sortir d'Iran il ne peut aller chercher son prix en Allemagne. Il est à nouveau enfermé.

Le Festival de Cannes dénonce le régime des Mollahs car Rasoulof est choisi comme membre du jury mais ne peut venir. Le 7 mai 2024, Rasoulof est condamné à 8 ans de prison. Entre temps, avec de grandes difficultés, il avait pu réaliser ce chef d'œuvre.

Un autre film "*Les Graines du figuier sauvage*" avait vu le jour aussi, dirigé de la prison où il était enfermé, qui est sélectionné à Cannes cette année 2024.

Le 12 mai Rasoulof arrive à s'évader d'Iran, d'une manière périlleuse par les montagnes, avec son tout dernier film. Il est présent à Cannes où il reçoit une ovation pour son immense courage.

Il est désormais banni de son pays avec les conséquences qui en découlent, assassinat entre autres.

L'Iran islamique et totalitaire qui commande pour beaucoup le Moyen-Orient, est un régime où on pend les femmes, torture les opposants, opprime les minorités, sème la mort dans toute la région.